



un film de
Catalina Mesa

Jericó

“l’envol infini des jours”



un film de Catalina Mesa

Jericoó

“ l’envol infini des jours ”

France / Colombie - documentaire - 1h18 mn - 1:85 - 5.1 – couleur - visa 142.776 - VO Espagnol sous-titré Français

SORTIE NATIONALE LE 20 JUIN 2018

Dossier de presse et photos sur www.arizonafilms.net

ARIZONA DISTRIBUTION
5 boulevard Barbès Paris 18^{ème}
09 54 52 55 72

ACQUISITIONS ET PROGRAMMATION
Bénédicte Thomas
06 84 39 31 76
benedicte@arizonafilms.net

PROGRAMMATION ET MATÉRIEL
Jeanne Le Gall
06 80 77 65 87
jeanne@arizonafilms.net

PRESSE
Ciné-Sud Promotion
Claire Viroulaud & Anne-Lise Kontz
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com
anne-lise@cinesudpromotion.com

Synopsis

À Jericó, petit village en Colombie, des femmes d'âges et de conditions sociales différentes évoquent les joies et les peines de leur existence, tour à tour frondeuses, nostalgiques, pudiques et impudiques. Leurs histoires se dévoilent l'une après l'autre, ainsi que leur espace intérieur, leur humour et leur sagesse. Un feu d'artifices de paroles, de musique et d'humanité.



A woman with brown hair tied back, wearing a black top and patterned sleeves, sits on a concrete step. She is gesturing with her right hand towards a doorway. Inside the doorway, a Christmas tree is decorated with red ornaments, and a snowman figure stands in front of it. The wall to the left is painted in two shades: orange on top and green on the bottom.

Entretien avec Catalina Mesa

Quel est votre parcours ?

J'ai quitté la Colombie à l'âge de 17 ans car à cette époque Medellín n'était pas l'endroit le plus sûr du monde. Je suis allée faire des études de management et de communication à Boston Collège. En parallèle, je pratiquais toujours la danse qui correspondait davantage à ma vocation artistique. Puis, je me suis installée à New York où j'ai travaillé pendant deux ans dans une boîte de production. Les attentats du 11 septembre se sont produits, à proximité de nos bureaux. Je marchais à ce moment précis dans la rue à West Village. Quand je suis revenue au bureau au bout de quinze jours, plus rien n'avait de sens. Quelque chose s'était brisé à l'intérieur de moi comme à l'extérieur. J'ai ressenti le besoin de retrouver la joie. J'ai alors décidé d'apprendre le français et me suis installée à Paris. Pendant un an, j'ai suivi des cours de français à la Sorbonne. Après une licence en Arts du spectacle et une Maîtrise en Lettres, je me suis initiée à la technique photographique à l'Ecole Gobelins, j'ai suivi un stage d'initiation à la réalisation à la Fémis et après ont suivis quelques cours à UCLA, à Los Angeles. Mon désir de cinéma n'a donc pas été immédiat, il s'est inscrit dans un processus d'exploration et de découvertes.

Quel est le point de départ du film ?

C'est ma grand-tante Ruth Mesa. C'est elle qui m'a donné le goût de la transmission orale. On pouvait arriver chez elle avec des problèmes, on en ressortait toujours en riant. Elle avait cette capacité de rire de la vie. J'ai passé beaucoup de temps avec elle. Elle nous racontait son enfance à Jericó, le village des ancêtres de mon père. Ruth est la dernière de la famille à avoir vécu dans ce village. Il était différent des autres parce que toutes les communautés religieuses, venues d'Europe, s'y étaient installées. De sorte que l'éducation des enfants y était meilleure que dans les villages voisins. C'est pour cette raison qu'on appelle Jericó, « l'Athènes du sud ouest d'Antioquia ». Quand je suis arrivée dans le petit centre historique, j'ai découvert tous les poètes locaux. Comme c'est un village qui a été fondé en 1851 – ce qui est relativement récent –, on regarde toujours vers l'avenir, sans se retourner sur le passé. Que ce village, perché dans les montagnes, ait gardé toutes ses archives est extraordinaire. J'ai commencé à lire plus de 300 poèmes. Les vers que l'on peut lire en exergue du film sont de

Oliva Sossa de Jaramillo : « Mon noble Jericó est beau, enclavé dans la montagne, le mont touche l'infini... ». J'ai choisi cette strophe car elle fait écho à d'autres poèmes évoquant la montagne touchant le ciel. C'est une réalité que l'on ressent à Jericó. Le premier plan du film s'est tout naturellement imposé : le ciel, la montagne. Au départ, je voulais associer un poème à chaque personnage. Mais ils avaient déjà tellement de poésie en eux que ça aurait été superfétatoire.

Cette volonté initiale d'associer des poèmes avec les personnages s'exprime dans le choix des chansons qui commentent souvent les scènes...

Exactement. Un an avant de commencer le film, j'ai constitué une playlist, à partir des chansons que mes grand-tantes écoutaient et qu'on chantait en famille. Je me suis aussi emparée de la musique que chaque femme écoutait dans son espace, et j'ai utilisé des morceaux interprétés par la pianiste Teresita Gomez, première musicienne classique afro-colombienne. Elle a mis à l'honneur des compositeurs colombiens de la fin du 19^e siècle et du 20^{ème} siècle. Cela correspondait parfaitement à l'époque et à la génération que je souhaitais mettre en valeur. Le travail autour de la musique était presque ethnographique. Un morceau cubain a néanmoins été intégré comme s'il était colombien car il s'inscrivait profondément dans mon histoire familiale.

En quoi la ville de Jericó, qui donne son titre au film, vous a-t-elle inspirée ?

Quand j'étais plus jeune, j'y suis passée à plusieurs reprises. Les fenêtres des maisons évoquaient un monde arrêté dans le temps. Comme le village est enclavé, il a conservé des traditions qui se sont perdues aux alentours. Les vieux vivent longtemps ici et cette longévité-là contribue à maintenir ce monde traditionnel. J'ai loué une maison et me suis vraiment imprégnée de Jericó à ce moment-là. C'est une ville



si belle qu'on pourrait ne s'en tenir qu'à ses façades. Je ne savais pas ce que j'allais y trouver. Quand Ruth est morte, j'ai compris qu'un chapitre de ma famille s'évanouissait à jamais. Les générations suivantes se sont installées en ville. Je ne suis pas fataliste, la culture se transmet. Mais la forme, le « Zeitgeist », l'esprit de l'époque, la religion mêlée à la superstition, la poésie, tous ces rites se transforment très vite. Je me suis dit qu'il fallait que je trouve d'autres femmes de Jericò pour mener à bien ce travail de mémoire. J'ai fait mon film pour ma famille mais aussi pour la mémoire collective, celle de la région d'Antioquia et de la Colombie.

Comment avez-vous choisi vos différentes héroïnes ?

Quand je suis arrivée dans le village, je n'avais qu'un seul contact, celui du directeur du musée de Jericó. Je lui ai parlé de mon projet, qui avait pour vocation d'écouter l'esprit féminin, propre à ma culture d'origine. Il m'a mise en relation avec Nelson Restrepo, acteur passionné de la vie culturelle du village qui anime une émission de radio, dans laquelle les femmes s'envoient des messages entre elles. Il connaissait toutes les femmes de Jericó et de la région. Il m'a donné une liste de 25 d'entre elles. J'ai commencé à repérer des femmes avec des profils très différents. L'idée était de composer un film en forme de kaléidoscope où chaque femme représentait une couleur et un archétype féminin. Le film se compose de huit portraits de femmes. Quand on le regarde de loin, c'est un esprit féminin qui traverse le collectif.

L'histoire de la Colombie s'engouffre dans ces récits de vie. C'est la confession douloureuse de cette mère dont le fils a été enlevé...

Quand j'ai commencé à filmer Celina, j'ignorais tout de sa tragédie personnelle. On était tous paralysés. On a coupé quand elle a commencé à pleurer car je ne voulais pas tomber dans le voyeurisme. Il n'était pas question pas non plus retirer cette histoire, c'est celle de nombreuses femmes en Colombie. Celina dit « un bouquet de fleurs » avec une grande simplicité et c'est toute l'histoire du pays qui est contenue dans ce bouquet. Il y a eu des violences à Jericó mais grâce à sa géographie enclavée et à sa difficulté d'accès, le village a été un peu préservé. Ces femmes sont joyeuses malgré les difficultés de la vie. J'ai passé énormément de temps avec Chila et elle a

soudainement évoqué la mort de son mari et de ses enfants, un jour qu'elle jouait aux cartes. Elle ne me l'avait jamais raconté avant.

Bien sûr, j'ai recueilli leurs souffrances mais j'ai veillé à ne jamais faire de ces femmes des victimes ; au quotidien, elles sont toujours du côté de la vie, de l'humour, de la joie.

Votre film procède d'une grande cohérence graphique. Comment avez-vous travaillé la lumière ?

Je voulais faire du soleil un personnage principal qui rentre par la fenêtre, la porte et illumine le village. Comment la montagne touche-t-elle l'infini ? Grâce au soleil. J'ai aussi beaucoup filmé la fenêtre comme lieu de passage entre l'extérieur et l'intime.

La parole des femmes est libre, qu'elle concerne leurs amours, la sexualité ou la maternité. Comment l'avez-vous suscitée ?

J'étais au service de l'intimité de la parole de ces femmes, je crois que j'ai réussi à établir une relation de confiance et de transparence dès notre première rencontre. Le maître mot était bienveillance, elles l'ont senti. J'étais au service de leur histoire. Je leur posais des questions sans intervenir, j'ai laissé la caméra tourner pour pouvoir avoir accès à cette intimité-là. Quand on tourne pendant deux ou trois heures, on finit par oublier la caméra ! J'avais un assistant caméra et un assistant son. Nous n'étions que trois, ce qui facilitait également la proximité.

Vous portez une grande attention aux gestes de ces femmes, qu'elles préparent des plats traditionnels ou traient les vaches. Pourquoi ?

À travers ces gestes, Je m'interroge sur nos racines, avant l'arrivée de la télévision et l'emprise de la culture américaine et surtout avant que les narco-trafiquants ne soient systématiquement associés à la Colombie. Beaucoup de jeunes ont pris les codes des « sicarios » (tueurs à gage des cartels de la région) parce que c'est « cool ». La culture du pays a beaucoup perdu à cause de cet héritage de la mafia. Heureusement, on sort un peu de ces clichés aujourd'hui ! Vivre en Europe m'a permis de regarder de loin ce pays et finalement d'y revenir avec un nouveau regard pour me mettre à l'écoute de ce qui m'émeut profondément de cette culture, de ce que je trouve simple, digne et beau.



Considérez-vous que Jericó est un film de résistance dans un monde où la tradition orale disparaît ?

Je suis allée à la rencontre d'une oralité que je voulais célébrer. J'ai aussi souhaité montrer comment, à travers la simplicité du quotidien émerge la transcendance. Mon film ne nie pas la face obscure de la Colombie mais je n'en peux plus qu'on soit obsédé par elle. Il faut faire entrer un peu de lumière. Je veux montrer que cette culture-là a une riche palette de couleurs et de nuances plus vastes.

Comment avez-vous élaboré le montage ?

Le montage est, pour moi, une chorégraphie. Il y a un rythme, c'est comme de la danse. Le montage a duré cinq mois. J'ai travaillé avec Loïc Lallemant. Nous avons 80 heures de matériel qui correspondait à trois mois de tournage. Ensemble, nous avons fait ressortir les thèmes principaux, les contrastes, les contradictions pour former une sorte de mosaïque.

Le patchwork que fabrique l'une de vos héroïnes pourrait-il être la métaphore du film ?

Oui. Et le dessus de lit qu'elle coud me fait penser aussi à ses amours. Elle a eu beaucoup d'amants dans sa vie qui sont comme tous ces petits bouts de tissus. Ce sont ses amours qu'elle coud. C'est comme si elle cherchait à recréer l'unité de sa vie sentimentale.

Votre film s'articule autour de plusieurs lignes, formées par les décors symétriques et ces destins de femmes que vous tracez dans votre récit, comme des parallèles...

Oui, ça me vient de mon goût pour la peinture. Quand je suis arrivée à Jericó, je voyais les peintures de Rothko et de Mondrian dans chaque décor. C'est pour cela que j'ai filmé frontalement, je voulais tendre à une dimension picturale. Un film brésilien m'a inspirée dans mon intention ethnographique : *Tourbillon* de Clarissa Campolina (2011). Le personnage principal est une femme âgée et toute la magie du film repose sur sa grâce. Je voulais avoir la liberté d'exprimer mon propre regard poétique et donc être libre de pousser mon film un petit peu vers la fiction. C'est en regardant *Tourbillon*



que je m'y suis autorisée. Au registre des influences, *La Poétique de l'espace* de Gaston Bachelard m'a nourrie pour concevoir le film. Ce texte m'a invitée à aiguïser mon attention vers les espaces simples mais très significatifs de chaque maison : la table de nuit, le tiroir, la cuisine : tous ces espaces et ces détails sont les expressions de l'être qui y habite. Les objets incarnent les histoires de ces femmes. Luz nettoie les casseroles et pour moi, ce sont comme des œuvres d'art contemporain. C'est voir dans les éléments les plus simples, les aspects les plus profonds de la vie d'une personne.

La religion occupe une grande place dans la vie de ces femmes...

Je ne voulais pas commenter la religion dans le film. Je ne commente rien, j'observe. Fabiola se bat avec ses Saints, Elvira Suarez passe un contrat avec la Vierge. Chila parle à voix haute aux Anges dans l'église. C'est surprenant de voir comment elles expriment leur spiritualité et comment cet invisible et cet indicible s'incarnent dans leur vie.

Les différents récits de vie écrivent, en filigrane, une histoire de l'éducation des femmes en Colombie...

Oui. On me demande souvent pourquoi il n'y a que des femmes dans mon film. Je réponds que je ne suis pas d'accord, les hommes sont les sujets de conversations principaux des femmes ! Ils sont là. Elles ne parlent que d'eux. Comme j'ai reçu l'histoire de Jericó à travers la voix de ma grand-tante, c'était aussi un film de paroles de femmes. Je m'attendais à trouver des hommes auprès d'elles mais il se trouve que celles que j'ai choisies étaient, pour la plupart, seules. Ça s'est présenté comme cela, ce n'était pas intentionnel. L'absence des hommes en dit long sur la manière dont le masculin et le féminin sont vécus par



cette génération. C'est pour cela qu'à la fin, j'ai placé un garçon à côté de Laura. Il lui dit de profiter du vent, de ne pas lutter contre, de se laisser porter. C'est comme un augure. Le garçon soutient la femme et ce n'est pas comme avec la génération précédente où un père disait à sa fille qu'elle ne pouvait pas faire des études.

A mesure que votre documentaire progresse, la tonalité joyeuse du début laisse place à une certaine gravité...

La progression du film est à l'image du caractère de ces femmes. La gravité cohabite avec l'humour. J'ai essayé de respecter leurs personnalités. Chaque moment grave était contrebalancé par la joie. Même quand Celina pleure, elle se raccroche tout de suite à une pensée positive, la réussite de ses enfants dans leurs études. C'est là toute la force de ces femmes. Leur capacité de réconcilier toutes les émotions de la vie, et d'accepter avec une grande dignité leur présent tel qu'il est.

L'idée de la transmission domine la dernière partie de votre film avec la présence de la jeune génération à l'image...

Quand je suis arrivée à Jericó, je voulais travailler avec des femmes âgées mais il y avait aussi des jeunes et énormément d'enfants. Je me suis dit que ma démarche n'était pas très juste. J'ai rencontré Manuela, l'infirmière, et Laura, qui était en train de préparer la fête des cerfs-volants. Chaque enfant en fabrique un à l'école. Je suis tombée amoureuse du visage de cette petite fille et j'ai commencé à la filmer. J'ai développé une histoire à partir de cette génération-là. Finalement dans le montage le choix de personnages s'est affiné et on s'est concentré sur huit femmes qui transmettaient les histoires qui nous paraissaient les plus fortes.

Le plan inaugural de ciel fait écho au dernier plan du film avec les cerfs-volants qui s'élèvent dans les airs. En quoi est-il symbolique ?

Le film est comme un serpent Ouroboros qui se mord la queue. Tandis qu'Elvira Suarez se prépare à mourir, Laura apprend à construire et à faire voler son cerf-volant. C'est la métaphore des cycles et des apprentissages de la vie, nous ne sommes que de passage dit Miss Suarez...



Le village de Jericó

Fondé en 1851, il se niche dans la partie occidentale de la cordillère des Andes, dans le Sud-Ouest du département d'Antioquia. C'est une région montagneuse qui culmine à 2 500 mètres d'altitude. Ecrin d'une grande effervescence intellectuelle, ce village chatoyant de 8 000 habitants abrite une communauté particulièrement sensible à la littérature et à la poésie. En 2013, mère Laura, née dans le village en 1874 est la première femme canonisée en Colombie. Détenir sa propre sainte et patronne est par ailleurs le motif d'un grand orgueil pour le village.

La musique interprétée par le piano de Teresita Gómez

Teresita Gómez est la pianiste la plus renommée en Colombie. Son talent musical l'a amenée à voyager dans le monde entier. La musique de Jericó reflète l'identité et la singularité de chaque personnage. Les airs qui accompagnent les récits sont ceux que les personnes de leur génération écoutent dans cette région. Ce sont des classiques du répertoire traditionnel colombien : Espiritu Colombiano de Lucho Bermúdez, Anita de Luis A. Calvo, Nuestra casita de Posada y Calle, etc. Ils sont interprétés par Teresita avec intensité.

La réalisatrice, Catalina Mesa

Catalina naît et grandit en Colombie puis poursuit ses études à l'étranger. Elle étudie le management et la communication au Boston collège, avant de s'installer à Paris pour y suivre une licence d'arts du spectacle et un master de lettres à la Sorbonne. Elle étudie ensuite la photographie, la vidéo et le montage aux Gobelins, s'initie à la réalisation à La Fémis et poursuit ses études de cinéma à l'UCLA (Université de Californie à Los Angeles), où elle étudie la réalisation et l'image digitale. En 2008, elle fonde à Paris la société de production Miravus. Elle réalise son premier long métrage, *Jericó*, tourné en 2016 en Colombie. Sa démarche est autant ethnographique que poétique. Son film connaît un grand succès en Colombie et poursuit actuellement sa route des festivals à travers le monde.

Principaux festivals

Hot Docs 2016 (Toronto)

Festival International du Film de Vancouver 2016

Festival International du Film de Bogota 2016

Festival International du Film Documentaire
de Valparaiso 2016

Cinélatino, Toulouse 2017

Prix Signis, mention spéciale

Prix du public

Prix du meilleur documentaire

Chicago Latino Film Festival 2017

Festival International du Film Documentaire
de Tel Aviv 2017

Festival International du Film Documentaire
de Barcelone

Prix du public

Mostra de Sao Paulo 2017

Le grand Bivouac d'Albertville 2017

Prix du public

FILMAR Genève 2017

Prix du public





Liste technique et artistique

Scénario et réalisation Catalina Mesa

Image Catalina Mesa, Jhonatan Suarez

Son Robinson Durango

Montage Loic Lallemand

Piano Teresita Gómez

Montage son Benoît Gargonne

Mixage Daniel Vázquez - Clap studios

Étalonnage Joaquín Olaya

Productrice exécutive Émilie Frigola-Salelles (France)

Producteur associé Juan Pablo Tamayo (Colombie)

Coproducteur Saviadulce (Colombie)

Production Miravus (France)



Avec Cecilia Bohórquez, Manuela Montoya, Elvira Suárez, María Fabiola García, Luz González, Licinia Henao, Ana Luisa Molina, Celina Acevedo, Laura Katherine Foronda, Jaime Restrepo, Luz Dora Henao, Rosa Margarita Velázquez y Emilsen Ríos

WWW.ARIZONAFILMS.NET

  Arizona Distribution